

TEXTES DE NOVARINA

[...] Tu dois nous maintenir captifs dans ta respiration : qu'il ne nous soit plus possible d'échapper à l'empire de ton souffle, à la houle de ta mémoire renouvelant la scène du roman à l'infini. Chacune de tes syllabes est *vraie* : nous sommes condamnés à voir tout, à visualiser le moindre détail qu'évoquent les mots : c'est une scène *d'ensorcellement comique par le langage*. Victimes des forces hallucinatoires du verbe, nous sommes *éberlués* à l'exercice de haute voltige qu'effectuent devant nous, suractifs, les muscles spirituels de ta mémoire... Mais surtout ne *joue* pas la fatigue du romancier, l'épuisement... non, va au bout, ne joue rien, fais-le en vrai ! va au bout, donne-nous à voir ta dépense : sois comme un coureur de cent mètres *entré par erreur dans un marathon*.»

Valère Novarina

SON TROU

Nuit du 37 janvier au 60 octobre

Un homme à qui il n'est rien arrivé est-il possible ? Je suis l'Homme à qui il n'est rien arrivé ; j'aime mieux me taire que de parler. Il est là, il a parlé ! Qui es-tu, toi qui es ? Le cent quinze milliardième huit cent quarante-six millionième cent trente-sept millième quarante-troisième-second-premier homme humain : né le trois cent quatre-vingt-sept milliards cinquante-quatre millions sept cent quatre-vingt-dix-huit mille trois ans trois cent trois jours de suite. Je suis né un jour en. Sur la terre qui me supporte comme elle peut. [...] j'ai été champion d'aise au trou de peur, sulamite à Igland, précipitateur du vrai à Gémençe-Sud, entonneur de quoi à Luisy-Plurance, pilote d'action aux Gouffrins, saisonnier à La Bergue, enfanteur à Blétrand, purificateur aux Asmusses, postier six ans à Moriget, huit ans noirceur de beau à Montluçon la sinistre capitale du Montluçonnois, enflueur aux Géomitres, donneur d'enfant aux Platrières, pacificateur d'Évreux ; du tant au tant j'ai passé sept ans hors de la peur dans des pêcheries du Sud, puis j'en sortis pour me livrer aux abominations. Vingt-huit de Gence de fin cent quatre-vingt : j'entre au collège d'Abîme-Péchereau. Trente ans j'y reste. J'ai sanctionné bien des fautifs. Je m'en retire, puis je séjourne cinq ans en hôpital civique où je participais encore très-très récemment à certaines formes d'actions prescrites. Puis je vis que j'avais fait mon trou et je nu. Puis je nu et je me sembla d'être. Puis je nu et je fus et je recommença à être Jean de Cadavre et d'Esprit. Entrez, homme de Qui ! Il entre et dit : je suis l'homme à qui il n'est rien arrivé. Je suis celui à qui la parole est la seule chose qui me reste pour parler.

Le Discours aux animaux, p. 35-37.

FINANCES

B. – [...] Nous voudrions savoir : quelle est la nature exacte de vos monnaies ? Dites, Monsieur Boucot, comment le prix monte, où et pourquoi ?

BOUCOT. - C'est assez délicat. Il est assez délicat de maintenir l'équilibre de la balance d'escompte entre le taux, le pourcentage, les charges somptuaires, les relevés effectifs, les crédits notoires, les valeurs partielles, le cours fiduciaire, la taille réelle, le salaire légal. La finance n'est guère accessible au non-spécialiste qui risque fort de s'y brûler le duvet. Êtes-vous satisfait de ma réponse ?

B. - Oui, Monsieur Boucot, mais la question du profit me travaille toujours.

BOUCOT. – Soit mais je vous préviens, je vais être plus technique. Suivez-moi bien. Prêt ? Soit une valeur V et son surplus S , sous l'intervention (inéluçtable hélas !) du facteur temps, elle engendre un taux hypothétique T , lequel, se superposant à lui-même selon les lois de Finck, finit tôt ou tard par donner le jour à un bénéfice B , converti en deux parts jumelles : masse salariale et investissements productifs. Le taux d'accroissement est assuré tant que la somme des intérêts capitalisés n'excède pas le taux réel de la balance des charges. Tel est le principe de l'équilibre.

C. - Mais Monsieur Boucot, d'où vient l'or ? D'où vient l'or, à la fin ? Où passent les profits ?

MADAME BOUCHE. - Basses questions... Problème difficile à cerner... Pas bien beau, pas bien intéressant. Si on passait tout de suite le film ? Voulez-vous que je vous montre mon cul ?

C - Non, non ! D'où vient l'or à la fin ? D'où vient l'or à la fin ?

BOUCOT. - C'est un très long et très beau miracle...

A. - Allons Monsieur Boucot, l'or ne vient pas des choux !

BOUCOT. - Non... L'or vient de New York... puis il passe à la Bourse, où il est levé, haussé et pourcenté... puis il passe par le canal des Banques s'effrite un peu puis inonde le marché, vous inonde...

E. - Et avant New York ?

MADAME BOUCHE. - Avant New York...? C'est un des plus beaux secrets de mon jardin !... D'ailleurs, l'or véritable, c'est celui qui vient de l'Amour et qui sait aimer sait que l'homme vaut de l'or et que vous-mêmes, vous êtes de l'or.

D. - Et qui possède l'or ?

BOUCOT. - Le véritable or, Dieu seul le possède.

A. - Je vais vous le dire moi : l'or engraisse son gros monopole ! C'est Boucot qui vous broute le dos et qui emporte le tout dans sa poche !

L'Atelier volant, in Théâtre, p. 57-59.

CURE D'IDIOTIE

J'ai toujours pratiqué la littérature non comme un exercice intelligent mais comme une cure d'idiotie. Je m'y livre laborieusement, méthodiquement, quotidiennement, comme à une science d'ignorance : descendre, faire le vide, chercher à en savoir tous les jours un peu moins que les machines. Beaucoup de gens très intelligents aujourd'hui, très informés, qui éclairent le lecteur, lui disent où il faut aller, où va le progrès, ce qu'il faut penser, où poser les pieds ; je me vois plutôt comme celui qui lui bande les yeux, comme un qui a été doué d'ignorance et qui voudrait l'offrir à ceux qui en savent trop, un porteur d'ombre, un montreur d'ombre pour ceux qui trouvent la scène trop éclairée ; quelqu'un qui a été doué d'un manque, quelqu'un qui a reçu quelque chose au moins. [...] Placer devant soi mille repères pour se perdre. C'est ce que j'ai toujours recherché en écrivant : le moment où ce n'est plus un écrivain qui écrit, mais quelqu'un qui est sorti de soi, moment qui ne se trouve qu'au bout du long chemin d'exercices, tout à la fin du travail, moment de conscience totale, de libération, moment où j'ai perdu toute intention d'écrire de peindre, de dessiner, moment où la parole a lieu toute seule, comme devant moi, hors de moi. Je n'ai jamais supporté l'idée que quelqu'un fasse quelque chose. Mes livres, j'ai mis chaque fois cinq ans à les faire, des milliers d'heures, de corrections maniaques ; mais ils se sont faits tout seuls. Je n'ai jamais écrit aucun de mes livres.

Pendant la matière, CCLXIX, p.-63-65

CCCVI

Le théâtre est une peinture pour les aveugles : quelque chose d'inconnu nous attend. On n'y entre pas pour voir avec ses yeux, mais pour écouter le noir, voir par les oreilles, savoir à nouveau les questions des enfants. C'est un enclos où nous venons voir l'acteur jeté en scène, par lui-même et de force, par arrachement à soi, toujours comme un étranger, un exilé et comme tombé de son vrai lieu. Il parle comme un animal surpris de parler. Nous allons au théâtre pour prendre peur avec l'acteur, revivre avec lui notre entrée ici dans le corps incompréhensible, dans le drame parlé ; respirer par un autre, mordre aux paroles vivantes. L'acteur ne porte pas les paroles, ce sont les paroles qui descendent sur lui, qui viennent dans son corps tomber en écartement, se diviser et se jeter aux points cardinaux... La langue vient sur l'acteur s'écarteler, souffler avec lui, souffrir de l'espace à nouveau. Sur les planches du théâtre, c'est là que le drame mental se dénoue, se délie - comme si le drame était le vrai lieu de la pensée.

Valère Novarina

INABLATÉ OU INABUTÉ?

Jamais je n'ai reçu la vie de mes paroles. Aujourd'hui l'homme mange l'homme. Jamais je n'ai reçu la vie dans aucun cas. Je le dirai en entrant, je le dirai en sortant, je le dirai vivant comme en me taisant. Jamais je n'ai été mis qu'en naissance dans une bête machine à reproduire de l'homme. « Ne dis pas que tu as été mis au monde dans une bête machine à te produire et répéter, mais dis que quelqu'un a voulu faire quelque chose avec toi : tu ne sais pas quoi. J'ai vu hier un autre cycliste écrire au dos la même phrase pire. Si je le retrouve, un jour vivant, je la lui retourne à bout portant. Telle fut la porte parlée qu'on m'entendit claquer à bout portant. Animaux, animaux, combien de fois j'ai traversé ma mort sans parler ? Alors je me courbai en deux et je m'adressai à lui par les langages. Un jour je me courbai en deux et m'adressai à lui par les langages : Inabaissé, inabandonné, inabasourdi, inabâtardi, inabattu, inabcédé, inabdiqué, inabéché, inabecqué, inaberré, inabêti, inabhorré, inabîmé, inadjuré, inablaté, inablati, inabloqué, inablutionné, inaboli, inabominé, inabondé, inabonni, inabordé, inaborné, inabouché, inabouti, inaboyé, inabrégé, inabreuvé, inabrité, inabrogé, inabsenté, inabsorbé, inabsous, inabstenu, inabstergé, inabstrait, inabusé, inabuté, inaccablé [...].

Le Discours aux animaux, p. 242-243.

LE VIVANT MALGRÉ LUI.

- Je fus ce qu'il fallait avoir été pour être ; je devenais ce que j'étais devenu ; j'oubliais ce qui m'échappait sans le retenir ; j'accomplissais ce qui m'agissait ; je voyais ce que je pensais par les yeux des autres ; j'étais pas ce que j'aurais voulu décider d'être ; j'aspirais à devenir moi-même pour me souvenir d'avoir été ; je craignais d'être où j'étais parvenu ; j'avais peur de plus être dans ce qui m'arrive. Mon père me dit : Sois ce que tu sois. Ma mère itou. Et mon frère en devint quitte d'agir idem.

« Age quod agis », si tu le fais, fais-le bien, devise de not'famille était depuis trois ans gravé en gros lettrons placés sur le buffet d'action, avec en dessous une effigie de mon grand-père à-la-hache-à-la-main avec dedans-les-dents cette phrase qu'il mange.

Je craignais d'avoir été aucun de ceux appelés à être parmi nous, ni aucun de ceux au fond duquel j'étais parvenu ; je redevenais en vain ce que j'aurais dû ; je me repentai d'avoir tout supporté en perte pure ; je demandais d'avoir été ; j'arrivais même plus à me souvenir de ce que je savais plus ; j'étais jamais sans moi ; j'avais plus peur de rien, j'allais nulle part partout ; je me souvenais même plus d'avoir été ce que je serais devenu.

Je suis, p. 62-63.

L'HOMME, COUPABLE DE LUI-MÊME

L'ENFANT RÉPULSIF.

– L'homme est la faute de l'homme lorsque l'homme est devenu l'homme par l'homme multiplié d'homme; l'homme restera le fléau du monde tant que l'homme n'aura pas cessé de se souvenir qu'il a été une maladie de l'homme ; si l'homme est la seule raison de l'homme il reste à l'animal d'être la raison du monde ; le monde est la tombe du monde lorsque l'homme est la maladie de l'homme ; lorsque l'homme est la limite de l'homme alors le monde est un monde pour tout le monde ; lorsque l'homme est proche de l'homme alors l'homme est la plus petite ombre portée à l'homme, tel est l'homme qui devient l'homme par la faute d'homme.

La chair de l'homme, p. 493

JARGON CHARCUTAILLÉ

LE CHERCHEUR DE FALBALA.

—Je vous aime depuis l'âge de sept ans d'un amour sans commencement car vous êtes la fille de mon père précédé. (Je me repens déjà énormément d'avoir soif de cette fille.) Votre tête m'inspire : donnez-la-moi.

Ou sa photo. J'aimerais la garder en photo... Notre voisin était charcutier, 13 bref dans la rue Damrémont : sur le palier du mitoyen, chaque bon matin, il me croisait, alors que j'étais seulement un enfant au petit sac, et me lançait dans son jargon charcutaillé : « Éclaireur de vivant, rends-nous ta tête d'avant ! » Quand je songeais à ce que me disait alors la vie en vrai, j'avais deux os dans les yeux qui se croisaient en moi sans pouvoir lui répondre.

Je lui écrivis, en barbouillis de labia et chocolat dedans sa devanture en charcôterie: « Viveur de peu et vieux de loupistes, va te faire voir chez les vésanistes ! » Je lui aurais écrit si j'avais su écrire, mais je savais alors que parler par bâtons. Nous ne savons parler que par bâtons. Tout est en nombres, comme une suite d'ombres. J'ai vu beaucoup de choses sans savoir en parler. À Blanc-Mesnil, j'ai vu soixante sociaux ; à Montoire, une porcine sculptée en lattes et son huret en gras, ailleurs un porc immasse en vraie esclabadoche de faux-saindoux dans l'échopine d'un narcutier, formant l'ensemble d'un repotaire de Noël tout parsemé et guirlandé en décoré, mais que personne ne consuma jusqu'au jour vieilli où je le vis fondre à vue d'œil jusqu'à Pâques. J'aurais toujours voulu revenir souvent avant de vous précéder. Avoir été décédé d'abord avant vous, puis vivre éventuellement.

Vous qui habitez le temps, p. 68.

LE MONDE PHYSIQUE EST UN LANGAGE

ANTIPERSONNE 1. - Voici maintenant que j'écoute devenir notre réel présent. Être face à l'autrui-univers, percé de je ne sais quels gestes par le réel que je trouve, et voir le morceau de la parole sortir victorieux du tombeau des mots. On verrait alors l'autrui-univers d'ici comme la victoire de la parole sur un crime qui n'a pas eu lieu. L'histoire de notre vie a été la victoire sur un crime qui n'avait aucunement lieu d'être. C'est vers ça que nous avançons, sans pouvoir dire ni marcher, nous avançons aveugles, en avancée aveuglée : regarde l'espace, comme il ferme les yeux et avance : tout n'est pas ordonné dans l'autrui-univers, et c'est de plus terrifiant que cette gloire d'un ordre non entendu ni vu ni fait pour nos yeux. Ce qui fait extrêmement peur, ce n'est pas le chaos d'ici, ni le labyrinthe, ni la matière d'ici, mais le rangement absolu de tout et l'apparition soudain de l'univers dans une langue ordonnée. Ce n'est pas le chaos de la matière qui fait peur, c'est d'entendre un ordre dedans. C'est pas une chose qui s'entend par la vue, puisque tout est désordre à voir mais qu'on entend. Nous entendons un ordre dans le langage. J'entends un ordre dans le langage et j'entends un ordre dans le temps.

ANTIPERSONNE 2. - Vous entendez un ordre dans le langage. Entendez un ordre dans le temps.

ANTIPERSONNE 1. - Oui. Ce qui fait extrêmement peur, ce n'est pas de savoir ni que tout est ordonné ni que tout n'est pas ordonné. Ce qui fait extrêmement peur, ce n'est pas le chaos, ni l'infini, ni le présent, ni le loin, ni le là-bas, ni l'absent, ni le fini, ni le semblable, ni l'insondable de la matière, mais d'entendre soudain que le monde physique est un langage .Nous avons jusqu'ici trop vécu en cadavre. Nous avons jusqu'ici trop vécu dans son cadavre. Voilà ce que je viens de dire à mon cadavre. Voici ce que je viens de vous faire dire.

La Chair de l'homme, p. 507-508.

CHANSON MARIALE

L'HOMME DE VAUVERDANNE. - *Voici la chanson à ma tête:* « Je vous salue ma tête pleine de peurs, vous êtes bannie entre toutes les flammes, dont méjusse. le pire de votre valetaille, a jailli » ; « Je vous conspue ma terre pleine de heurts, vous êtes parue entre toutes les failles, et ujusse, le fruit de vot'poitrail, est nourri » ; « Je vous berlue ma chair vide de pleurs, vous êtes *issue* entre toutes vos larmes, et *mujusse*, sorti d'vot'soupirail, est pourri ». J'aime la pensée : ses yeux, sa cire froide, sa toison noir feu, sa parole au regard d'acier. « Notre pire qui êtes sans mieux, donnez-nous aujourd'hui notre rien pour manger davantage et achevez-nous. Pour ronger ce monde dans votre joie débordante. »

Le Vrai Sang, p. 239.

JUSTICE ET VÉRITÉ

L'OPINION. - La liberté sans la vérité n'est pas la justice ; quant à la vérité sans liberté d'erreur, ce n'est qu'une équité privée de son bon droit ; la vérité ne doit point devenir à l'erreur ce que le mensonge est à la justice, car si la vérité devient la justice dépourvue de vérité, il n'est pas pour elle de vie ni de voie véritable sans erreur possible ; sans erreur possible, la vraie liberté C'est la justice, de même que la libre vérité est l'équité, si la liberté n'y devient pas, au passage, le contraire de ce qu'elle promet ; la vérité peut aller aussi loin dans l'erreur que la liberté dans la servitude et il n'y a pas moins de différence entre la justice et l'iniquité qu'entre le vrai et le faux ; une juste tromperie ne nous effraye pas, tant que c'est de bonne foi que le bien nous a attirés vers l'équité véritable ; la mort, tant qu'elle reste sans vie, ne nous laisse aucune chance de survie : et cependant, c'est par tromperie que la vérité y change de place ; lorsque la vérité lui manque, la justice n'est que l'ombre que l'injustice porte à ses détriments ; la justice n'est qu'un leurre qui se repose sur l'erreur, s'il n'y a pas de vérité ni de justice possibles, tant que la liberté vraie ne s'unira pas à la fausse erreur pour la combattre ; toute erreur n'est pas bonne : ce que la vérité pense secrètement en elle-même, l'erreur n'en sait rien ; sans la vérité ni l'erreur, nul doute que l'homme ne serait plus possible ; là où l'erreur commence à se faire vraie, là s'arrête tout ; la vérité est la sœur de l'homme là où l'injustice est la femme du mensonge ;

JUSQU'À L'OS

LA PERSONNE CREUSE. - J'ai toujours été incapable de ressentir ce que j'éprouve, d'approuver mes pensées, d'agir mon action. d'identifier aucune de mes opinions. J'ai vécu pour me venger d'être. Je ne vois rien de ce que j'aperçois : même votre langage se recompose dans le vide en mots que j'entends pas. Et même les mots que je vous prononce en échange, profondément, j'en ignore le sens. La vie humaine est une défaite jusqu'à l'os. Mes idées sont profondément étrangères à ce que je pense : elles sont profondément hors de ma tête, tombées dans un endroit fermé que nul ne peut pénétrer. Ce roc, par exemple !... Noms des membres et orifices obéissant à l'homme: l'orgue à couac, la pelle à appeler ; la glorieuse boule à sept roues, les trous de joie. Je vais m'attacher au mot bois ; me clouer par le mot clou : parler le mot sang par ma bouche. Frères et sœurs, cessez de croire que je suis une personne ou le quart de l'ombre d'une individuue ; je suis un trou dans l'espace qui se déplace en marchant. Je ne suis dans aucun des gestes que je fais : j'assiste à une mécanique. J'ai appris mon texte par cœur. Y aurait-il dans la salle un animal habillé en homme muni d'oreilles attentives et qui transmettrait au cerveau des nouveaux signaux qui nous entendent. Et maintenant, prononce le Dialogue à ton corps défendant ! Objection, mon corps ! Manifestez l'ouverture de la matière par votre bouche ! Mon corps, je vous fais objection ! Poursuivez l'inspection ! Mon corps, objection ! Matière vide, je vous mâche ! Avez-vous ouvert la matière par votre bouche ? Monde, si je te mâche, je te broie comme du vent !

Le Vrai Sang, p. 67-69.

JURIDISME

LA MACHINE A DIRE LA SUITE. – Groningue. Une recherche en requête de responsabilité vient d'être aujourd'hui lancée à Namur par la commission de comblement à long terme des zones de vide juridique, laquelle stipule : Si par mégarde, dans une zone de non-lieu, un chien et une carpe se marient et que de cette union il leur advient un enfant huliminien-et non un carp'chien ! – celui-ci-si son fils venait à se reproduire avec l'un des deux descendants de sa mère – ne pourra hériter que de la moitié gauche de la rivière dès que les eaux mitoyennes en auront été séparées par les crues de printemps, sauf si le chien remarié donnant naissance à des chiots le long de la berge ambi-territoriale, ceux dont il aura hérité du premier lit seront noyés et ses eaux comblées sans délai !

Si deux mains ne peuvent porter à leur bouche la nourriture prévue en temps voulu par d'autres membres, même du même corps, comme par exemple les pieds – pourvu qu'ils ne portent ni écailles, ni d'ongles fendu, ni qu'ils aient appartenu ou appartiennent à un genre d'animaux portant des poils sur la peau et nageant par erreur dans un autre sens que le répertoire courant -, il leur en sera rendu de même au centuple jusqu'à l'extinction de soixante-treize générations de leurs descendants mâles obtenus par les femmes.

Si un enfant arrache les yeux de son père mort sans raison, alors il sera déclaré anathème ! De même, qu'il soit maudit l'arrière-petit-fils de celui qui a mangé sa mère sans l'avoir mâchée huit fois !

Si deux zoomorphes se prennent à tort pour des animaux à part entière, qu'ils y restent ! qu'ils y restent ! !

La Scène, p. 113-115.

TU NE L'AURAS PAS VOLÉ !

JEAN QUI TOMBE DE FORCE. - Nous traversons la vie sans l'avoir vue ni aperçue, ni même avoir soupçonné si elle nous apercevissait.

LE BECEDAIRE IROPHON – Plafond vous tombera : sol s'en ira sous vos pieds. Les objets que vous échangez contre la chair dont vous faites partie et qui est votre pâture en la mâchant, n'auront plus aucune valeur : le monde pour lequel vous vous passionnez n'aura rien de foncièrement vrai. Sa matière est en obscurité : vous vous écroulerez vifs dans ces assiettes. Vous vieillirez à vue en mangeant ; vous vous interrogez à tort à coups de questions posées par les mots : vous ne formez que des corps en matière morte, tournant le dos à la vie des uns les autres. Vous êtes ignorants du présent, dépassés par l'avenir et absents du futur : vous finirez par la mort que vous vous êtes inventée ; vous avez usé de la vie comme d'un fruit dont vous n'adoriez que la coque morte de l'idole.

LE SECOND IROPHON. – Vous sortirez de ce repas les pieds par là : l'estomac du monde souffrira de vous avoir supportés jusqu'ici ; l'os du monde vous frappera dans vos faces ; vos yeux seront couverts de sa boue ; vos langues colleront à vos palais et les cinq doigts de vos deux mains devront attendre pour se décoller lendemain et surlendemain ; vos pieds ne pourront soulever du sol ni vos jambes, ni vos poumons aspirer l'air qui s'y trouvait ; vos yeux n'auront plus aucune vue ni vos oreilles rien entendu ; vos pas ne vous suivront plus sauf pour vous diriger toujours vers une sortie dont votre tête ne se souviendra même pas car vos oreilles n'auront pas écouté [...].

La Chair de l'homme, p. 167-168

MON MASCULIN

HOMO AUTOMATICUS. – Course à chuter des cinq Patiences, l'Irquide coule où ? Son rectonglon ? Du bas seulement l'sanguinement blanc, l'masculément-tas des cinq lancés, dans l'fond ; du laboucan des tintamasses ça laboraxe l'air du fou blanc : son minuscule et énorme cul entend tout et s'tord de rire ; dans l'agroupant du tintabron, pense ije, rien qu'à m'y jeter. Parce que j'en ai assez dans c'monde qui bronde, placé sans tronc croyant son trou qui smeuve tout de long : erreur puisque c'est du trou que ça toume ! c'est lui qui tourne, Pantalat gire l'engraviter ; ni pas je, ni ton dusse, ni il con ; étroit béant des vraies mochetés, dans les substaâtes des albalâtes désabouchées, sempiternon ! Pendant qu'on dit à son pied de pousser, eux m'attellent à cadrine la lorée-la sujette-à-idée, la tééte. (*Il le fait.*)

J'ai mon masculin qui a les pantalons, ma musculeuse virale a poche qui est pas groupée, tout mon haut qui tombe en bas ; le bruit du long du sale boucan nous secoue tant qu'on sait plus si c'est à son polif ou à sa conardièrre qu'on a les moineaux ; mes pantalons je me dois les renfiler d'un seul coup d'double patte ; la masculine grosse du bouffon, à bas ! (*Il le fait.*)

La homme et le femme, tout le faux vêtir qu'habite leur corps, Jahan-Dalime Ephise-la Tague, les pantalons toujours au globe, à la globe, la chanson sottte des deux joufflants qu'alternative-ment l'un relève pendant que fesse l'autre qui jette les termes du vieux qui s'mire... Aurait mieux fait de se veiller à garder droit sa pine d'aplomb, au lieu de nous embambouiner c'monde d'Astres à boucan et d'Hôm à trou ! Et de grosses fentes membrues... Enfance du truded le jet vit. L'acte, l'acte ! Producteurs, productrices, on est forceur et funambule de mère en fille. L'acte-l'acte-l'acte-l'acte-l'acte-l'acte ! (*Il le fait.*)

La Lutte des morts, in Théâtre, p. 340-341

TUYAU

LA FEMME SÉMINALE.- Hé, mon souffle vivant ? Qui es-tu qui souffles à mes côtés ?

- Ton souffle vivant qui passe en toi. Et toi, pourquoi vas-tu ? - Je suis l'animal qui fait dire à ton animal que ton animal a mal quand ton animal meurt. - Es-tu la terre de la matière dont le corpuscule singulier n'était que moi ? - Qui es-tu que je questionne sans entendre que tu me réponds ? - Non ton souffle vivant mais ton caillou-cerveau dans ta pensée encore sans mots ! ton vie ! -Animal ! - Je suis le souffle vivant réuni ici à l'intérieur de l'ombre de la pierre restante ; je suis la pensée dans ton cerveau *inimprésente* à l'intérieur des mots. - Non mon souffle vivant, vous mentez : c'est moi qui suis soufflée par l'intérieur de vous ! Votre corps ici n'était que le tube

de la parole. - Son tuyau ? tu as dit « son tuyau » ? - Je ne sais plus à force de vous parler ni de vous écouter, de qui est le souffle vivant et à qui est le tuyau du corps qui lui a appartenu. Répondez ! - Mettons-nous de la matière autour de mes mots : plus vite ! Matière autour de mes mots ! Plus vite ! Mon corps, redites-le à mon corps ! - Oui ma jambe plus vite ! Taisez-vous ma volonté ! Sois sage mon pancréas ! Estomac des miens, pensez plus à rien ! Qui répond ? Le poumon ? Non ma mémoire, vous vous trompez. Qu'est-ce à dire ? Le poumon vous l'a-t-il dit ? Ô mon souffle vivant, taisez-vous maintenant car vous voyez bien que l'espace est ici le lieu du crucifiement de la matière.

Le Jardin de reconnaissance, p. 35-37.

CHRONORRHÉE

SOSIE. - Le passé m'a trompé ; le présent me tourmente, l'avenir m'épouvante. Du temps suivons la pente. L'passé m'a composé ; j'suis morose : le futur va m'décomposer - j'm'oppose au temps ! Le passé me tombe dessus, du futur j'ai rien aperçu, le temps passe les bornes. L'avenir m'échappe : le temps prouve rien. Le temps ne passe pas pour mon bien. Le passé n'est plus, le futur j'm'en passe, mon présent s'efface ; dans l'passé j'm'enlise, su'l'présent j'me brise : où est l'heure exquise ? L'avenir, c'est du billard. Mon passé m'espère au tournant ; j'attends le futur pour maintenant. Le *printemps* m'a manqué. Le temps m'utilise. Démolissez la vie ! Le passé me manque, le présent va pas : *l'avenir n'attend pas !* Le souvenir me pourchasse, le futur m'embarrasse, le temps j' m'en lasse, le passé est moche, du futur j'm'approche, l'instant pend. Le temps s'explique mal. Mon passé antérieur m'a plus que déçu : au plus-que-présent j'ai rien aperçu ; mon futur parfait est plus que perdu. Le passé me mine, le futur m'termine, ô temps : de sable tout en bas par la faute d'un grand nabot, j'ai vu des gens se parler vermine ! Le temps j'abomine ; du présent partons ! La fuite du temps : quel bobard ! Le temps s'barre. Fugit tempus : ridiculus !

L'Origine rouge, p. 187-188.

LE MORTEL - « Revivre, revivre ! ça m'enivre ! revivre !

Oh oui, ça m'grise ! ça m'fait du bien
 Vous l'savez bien
 Rev'nir dans l'temps
 On devrait l'refaire plus souvent »
 LE GALOUBE. - « Coquin de sort, quel triste mort !
 Y fait une bien sale figure
 Coquin de mort, tu as bien tort !
 Tu peux plus t'manger d'confiture ! »
 LE MORTEL. - « Attendre ! attendre allongé
 J'l'avoue c'est à désespérer
 Tout seul sous terre où on voit rien
 C'est déprimant, C'est dégoûtant
 D'y passer tou-ou-out son temps...
 Revivre ! ça m'enivre
 Revivre ! oh oui, ça m'grise
 J'étais là-bas, tellement couché,
 J'étais dans cette nuit noire si en-nuyé :
 Qu'j'étais na-vré !
 C'est épatant, ressusciter c'est évident,
 Ça m'fait du bien
 Ça m'différen-ci-i-e du chien.
 Revivre revivre, re respirer :
 C'est la meilleure façon
 D'pas trépasser ! »
 LE GALOUBE & Tous, *le retuant*. - « Coquin de sort, quel triste mort
 Y repousse son sale-e murmure-e
 Coquin de mort, retourne et dors,
 Remonte dans ta p'tite voiture !
 Va r'faire là-bas ta triste figure !

Tu dois plus r'manger, not'confiture !
 Coquin de sort, quel triste mort
 Il faut l'enfouir dans la nature ! »
 LE MORTEL. - « La terre, par terre, j 'ai aucune envie
 D'enlacer,
 J'y suis pas bien, j'veux pas y aller
 Pas y r'toumer !
 J'suis désolé : j'veux plus y aller !
 Revivre, revivre ! ça me délivre
 Du péché, où j'gisais allongé : *violovivre*,
Violovivre ! violoducre : j'peux plus m'en empêcher ! »
Le mort retourne mourir.
L'Opérette imaginaire, p. 41-43.

APOPHTEGMES

L'HOMME MORDANT ÇA. - « Sauf le mètre étalon, personne ne se mesure à l'aune de lui-même. »
 L'ENFANT D'OUTRE BEC. - « Un oiseau sur un chardon ne font au fond qu'un fardeau bien léger. »
 LE MANGEUR D'OMBRE. - « Chagrin d'amour en cœur balourd, pèse bien lourd. »
 LA PERSONNE CREUSE. - « Le vrai vide est le plein. Mais qui n'en sait rien, croit que le vide est pire que le plein. »
 LA MANGEUSE OURANIQUE. - « Qui vit longtemps, femme remue. »
 LE MANGEUR D'OMBRE. - « Le chien qui hurle à la mort n'est pas toujours celui qui t'a mordu. »
 LA BOUCHE HÉLAS. - « Oui mais toujours l'amour sera la roue de secours motrice de l'homme. »
 L'HOMME MORDANT ÇA. - « Qui aujourd'hui caresse l'acier, passera demain la plupart de son beurre dans le coton. »
 JEAN QUI DÉVORE CORPS. - « Le lévrier du matin mange le passereau au bord du ruisseau. » « A train qui passe moindre danger que le derrière de qui traverse.»
Le Repas, p. 23-24.

ENFANT RÉVOLU

JEAN SINGULIER. - Suite de mes établissements.

Il souffle dans une trompe.

Déjà trop vieux pour les minimes, et soudainement mis maladroitement bien trop
 P'tit chez les vétérans, sans arrêt nul au milieu des bons, et champion de pire chez les médiocres,
 dégressant progressivement par résultats allant de l'arrière, je fus élu énième des bons, énième au
 bond, huitième du fond, redernier de tous, aigle des cancre, échec vivant, trompeur scolaire. J'avais huit
 ans tout rond et j'étais déjà un enfant révolu. J'avais huit ans, et j'avais déjà le corpuscule blanc qui
 pendait à mon matricule blanc ; et puis neuf ans mathématiquement l'an plus tard ; et puis soudain
 quarante-sept dont trente-six d'inconduite, dix-neuf en négation, et deux en exercice d'action, dix-huit en
 contradiction, un quart en thème logique, quinze en falsification, et vingt sur vingt en refus.

Je suis, p. 38.

QUEL CIRQUE

Enfant Loutron, racontez votre entrée solennelle en vie ! J'en sais juste les sorties mais l'entrée pas du tout. Racontez votre sortie solennelle ! J'en sais encore mi-possible les musiques mais les danses plus du tout. Trou balbutiant, racontez l'accident ! Courage, courge, courge ! Faut que je vous dise que je dois dire que je n'ai su juste à la fin être du cirque moi aussi : j'ai vu des équilibristes au numéro qui rate, des costumiers sans coutures, des funambules chuter en grappe, des groupes d'acteurs sans bras jurant des moitiés de rôles par les pied en toussant, des physiciens sans matières, des jongleurs sans coloris et orateurs sans bouches, des marthématiciens dénués des neuf quarts de la moitié des paires de chiffres, vigies aveugles, antipodistes à mains et piétons à vélo, j'ai vu des prestidigitateurs faux revendre sous le manteau des couteaux de bois aux ermites assassins, vu et revu Lantise, Jean Blanc, Rectant et ses Superbes, reprendre en miettes le jeune enfant Caïn répandu sur la piste en conclusion d'un tour idiot exécuté lentement à toute vitesse et qui échoua d'une malfaçon dans la sciure de sable tout en bas par la faute d'un grand nabot, j'ai vu des gens se parler avec des pistolets au lieu des mots, le jeune Luc étendu sur la piste effondré, Jean le Giniandre son bas Cousin, l'innocence même, pantelante de soif se faire choper lui aussi à l'âge de quatre par les motos boulevard Laqui et être happé par diphtérie puis maculé par les polices, Jésus être cuisiné et puis tiré à vue par le peuple en délire, j'ai vu la saloperie sauvée et tout ce qui est bien condamné à plus être. J'ai vu les bouts, j'ai mis les trous. Je voudrais entrer dans la solitude maintenant. Tout est dans le monde sauf moi. Toi qui m'écoutes quand je suis plus là, fends-moi la tête situés situ l'oses.

Le Discours aux animaux, p. 124-125

L'ACHÈVEMENT DE TOUT

J'ai toujours fini par énumérer sans fin ; j'ai toujours voulu achever pour que ça recommence tout le temps : l'achèvement de tout est un appel, un allegro perpétuel de noms sans fin. Déchaîner les chiffres, énumérer des listes, finir en comptation, aller aux pierres, s'enchaîner par les prières, ruiner des litanies et appeler tous les noms comme pour appeler à moi au secours tous les mots... C'est un rite de perpétuité, un appel, une sonnerie à la fin pour faire venir tout de suite la suite, un grand coup de pied dans la terre comme pour finir pour commencer par se libérer de parler.

Pendant la matière.

ASSEZ !

A. haut perché, s'adresse à ses camarades groupés en bas du mât. Il arrache son chapeau et le lance. Harangue :

A. -Assa ! Oyezsez ! Ousez ! Oyeça ! Assez ! Iça ! Içou ! La vie est mal organisée. Réclamons la fin des manigances tout de suite. Stop. Halte ! Ascoltez ce que je vole vous dire, mines de bouches. Nous, troupes du Bouc, décidons de nous assembler afin de vous démonter la tonne pour que vous disparaissiez et que nous asparissions ; décidons ici, dès tout de suite, de nous aspre jusqu'à la dernière bloute contre toute croupe et de faire cesser de suite toute condition de fou et de vous déhoupper la croupe !... Tous pions réunis sont assez pour sortir de la cage à bouc !... Certes, sans doute qu'il ne faudra pas hésiter à briser quelques glous et à se liguier contre les poupes, certes qu'il faudra briser quelques glous. Est-ce le cou de Madame ou celui de Monsieur que je trancherai d'abord, j'avoue que je ne sais pas encore... Je ne le sais pas encore car il brouille sans arrêt l'alphabet de mes trous en me glissant sans cesse et par-dessous, du dessus pour du dehors et du dedans pour du dessous ! Assez. Heureusement ça ne plus durer, car il ne s'est pas aperçu que moi dans mon for je l'ai bien reconnu et vu faire souvent celui qui voulait se faire prendre pour mes arrières, alors, tous trous ouverts et même si je tombe trois fois dedans, je sais encore bien qui les ferme ! Allons, allons, Mesdames et Messieurs, vous n'êtes pas sans ignorer qui est dessus et qui dessous ?... C'est le bouc qui tient l'alphabet, c'est bien évident... Ça se lèvera tout à la fois, mon for me le dit et je suis bien pressé du moment. Voici ce que me dit mon for : que vous soyez dedans ou dehors, assez !

AGE QUOD AGIS

UN SIMPLE D'ESPRIT. - Et le reste du temps ?

LE VIVANT MALGRÉ LUI. - Je fus ce qu'il fallait avoir été pour être ; je devenais ce que j'étais devenu ; j'oubliais ce qui m'échappait sans le retenir ; j'accomplissais ce qui m'agissait ; je voyais ce que je pensais

par les yeux des autres ; j'étais pas ce que j'aurais voulu décider d'être ; j'aspirais à devenir moi-même pour me souvenir d'avoir été ; je craignais d'être où j'étais parvenu ; j'avais peur de plus être dans ce qui m'arrive. Mon père me dit : Sois ce que tu sois. Ma mère itou. Et mon frère en devint quitte d'agir idem.

« Age quod agis », si tu le fais, fais-le bien, devise de not'famille était depuis trois ans gravé en gros lettrons placés sur le buffet d'action, avec en dessous une effigie de mon grand-père à-la-hache-à-la-main avec dedans-les-dents cette phrase qu'il mange.

Je craignais d'avoir été aucun de ceux appelés à être parmi nous, ni aucun de ceux au fond duquel j'étais parvenu ; je redevenais en vain ce que j'aurais dû ; je me repentai d'avoir tout supporté en perte pure ; je demandais d'avoir été ; j'arrivais même plus à me souvenir de ce que je savais plus ; j'étais jamais sans moi ; j'avais plus peur de rien, j'allais nulle part partout ; je me souvenais même plus d'avoir été ce que je serais devenu.

Je suis, p. 62-63.

TEMPS FILÉ

LE VIVANT MALGRÉ LUI. - Chanson des gens qui vont nulle part :

« Depuis que j'ai naqû,

La vue de ma fin m'a empêché d'trouver l'début.

Mon passé m'a lassé,

Le futur m'dépasse,

Le présent est lent :

Le temps ment.

J'ai mal au temps.

Temps filé, temps passé,

Temps vécu, temps perdu...

L'avenir m'a fui,

L'passé m'a pourchassé,

N'y a que le présent pour me supporter.

Où suis-je ? Qui suis-je ? Que dis-je ?

Je vais d'ailleurs, je viens de nulle part, je reviens de rien, je sors de tout :

Je-suis-entré-par~lasortie, oh...

Le passé m'a trompé.

Le présent me tourmente.

L'avenir m'épouvante.

Le temps ment tout le temps.

Le temps est lent : écoute-le

Doung-doung-doung :

Encore du temps-qui-passe-tout-le-temps

Hé toi ! écoute les heures :

Toutes blessent, la dernière tue.

La dernière te tue. »

Je suis, p. 70-71.

51

LES BOEUFs

Les poules et les canards, égorgés,

Les moutons et les porcs et les veaux et les œufs, gi-i-sent

Alignés, égorgés :

À la chaîne-e.

La perruche gît morte

Dans sa cage rouillée,

Et le gai paysan,

Le vaillant laboureur,

S'est pendu.

Mon grand-père est un squelette en sang

Je frappe à son cercueil

Pou-our le rejoindre.

Dans la boucherie, dans la laiterie

Je chante tout seul : Printemps pourri !

Monsieur Pâques est mort ! »

(Parlé.) À Bons-Saint-Didier. Rue d'la Poste. J'ai cinq ans.

ISAÏE ANIMAL. - Depuis le jour de ma naissance, le terme de crucifixion ne me convient pas : je ne ressens rien, je ne pense rien, je n'éprouve rien, je n'entends rien, je ne vois rien. Où va cet homme ?

DIOGÈNE. - Cet homme prône depuis huit ans l'indifférence à autrui et à soi, l'ignorance du monde et le non-souci de l'avenir et passe depuis dix-huit ans sans nous prêter attention.

La Scène, p. 51-52.